

SIMONE DE BEAUVOIR: VOYAGER DANS LA TOURMENTE

SIMONE DE BEAUVOIR: TRAVEL IN TURMOIL

Eric Levéel*

RESUMÉ

La période 1940 à 1944 demeure trouble pour la France mais aussi pour Simone de Beauvoir qui se retrouve emprisonnée dans son pays après l'Exode honteuse, la défaite et l'occupation allemande. Il faudra véritablement attendre 1941, et la libération de Jean-Paul Sartre de son stalag, pour, qu'envers et contre tout, le Castor recommence vraiment à voyager dans son pays à genoux, et qu'elle tente de retrouver les souvenirs anciens et de dépasser sa situation de Française en liberté conditionnée. Cet article se propose de décrire, de commenter et d'analyser les voyages de Simone de Beauvoir pendant cette période 'grise' qui font bien souvent écho à son existence, et qui lui permettent d'échapper à Paris dont l'air devient de plus en plus irrespirable. Ses périples l'aident aussi à surmonter certains choix, dont certains tout à fait discutables. À la lecture de ses mémoires, de ses lettres et de la biographie de Deirdre Bair, nous apercevons une Simone de Beauvoir qui se débat au milieu d'une situation politique qu'elle vomit mais à laquelle elle doit s'accoutumer, de questionnements sur les notions de bonheur et de liberté et de problèmes personnels et professionnels. Ces voyages dans la tourmente offrent une image plus complexe – et parfois plus dérangeante – de celle qui deviendra le chantre de l'Existentialisme post 1945.

MOTS-CLÉS: Simone de Beauvoir; Voyages; Occupation allemande; Liberté; Bonheur

RESUMO

O período entre 1940-1944 permanece conturbado na França, mas também para Simone de Beauvoir, que se encontra presa em seu país após o êxodo vergonhoso, a derrota e a ocupação alemã. Deve ela realmente esperar 1941 e a liberação de Jean-Paul Sartre de sua Stalag, para que, contra todas as probabilidades, Castor recomece verdadeiramente a viajar por seu país subjugado, e para que tente reencontrar as lembranças antigas e ultrapassar sua situação de francesa em liberdade condicional. Este artigo tem como objetivo descrever e analisar as viagens de Simone de Beauvoir durante esse período cinzento, viagens que muitas vezes ecoam a sua existência e lhe permitem escapar de Paris, cujo ar se torna cada vez mais irrespirável. Seus périplos ajudam-na também a ultrapassar algumas escolhas, dentre as quais algumas

* Section de français; Département de langues modernes étrangères; Université de Stellenbosch; Afrique du Sud

efetivamente questionáveis. Na leitura de suas memórias, de suas cartas e da biografia de Deirdre Bair, vemos uma Simone de Beauvoir que se debate em meio a uma situação política que repudia, mas à qual deve acostumar-se, a questionamentos sobre as noções de felicidade e de liberdade e a problemas pessoais e profissionais. Essas viagens em tempos de tormenta oferecem uma imagem mais complexa – e por vezes mais perturbadora – daquela que se tornará o bardo do Existencialismo após 1945.

PALAVRAS-CHAVE: Simone de Beauvoir; viagem; ocupação alemã; liberdade; felicidade

1. À travers la campagne

À l'été 1941, "(...) Beauvoir prit pour acquis que Sartre et elle franchiraient sans peine la ligne de démarcation" (BAIR, 1991, p. 294) qui coupait la France en deux depuis l'armistice. Tout au bonheur de pouvoir passer quelques semaines en tête-à-tête avec Sartre, libéré de son stalag allemand en mars, Simone de Beauvoir semblait avoir occulté la difficulté de passer en zone libre. Il ne s'agissait pour elle que d'un inconvénient tout à fait surmontable pour deux personnes jeunes et actives. La mort n'avait pas fauché son double comme elle l'avait redouté pendant la percée nazie et sa détention ne l'avait pas amoindri. Loin de là, tant il fourmillait de projets et tant il souhaitait ardemment résister. La mort fit malheureusement son apparition juste quelques jours avant la fin de l'année scolaire 1940-1941. Georges de Beauvoir, son père, après une courte agonie s'éteignit à l'âge de soixante-trois ans le 1er juillet 1941 (BAIR, 1991, p. 295). Épuisé par la disette parisienne et le rigoureux hiver, miné par un cancer, il était mort dignement. Elle l'avait veillé, plus pour soutenir sa mère seule que par dévotion filiale, car sa sœur Hélène était bloquée au Portugal¹. Elle avait admiré son extrême courage devant la mort, elle qui la redoutait tant, et elle avait également admiré son manque d'hypocrisie en refusant qu'un prêtre vienne lui donner les derniers sacrements. Sa mère était dorénavant veuve, sans grandes ressources. Son projet de vacances en zone libre semblait alors être fortement compromis. Elle fut par conséquent extrêmement surprise par la réaction de sa mère qui, au lieu de s'enfoncer dans

¹ Hélène de Beauvoir avait rejoint son amant Lionel de Roulet – qui deviendra son époux – dans ce pays avant l'occupation du pays.

le chagrin, l'encouragea à ne pas annuler ses projets estivaux et surtout lui demanda de vivre pour elle-même. Simone de Beauvoir en fut décontenancée, elle qui avait, depuis l'adolescence, considéré sa mère comme une femme rigide et assez manipulatrice. Elle partit donc vers le Sud en compagnie de Sartre. Ils avaient décidé de voyager à bicyclette dès la ligne de démarcation franchie.

Armée d'un peu de courage et de beaucoup d'insouciance, ils expédièrent leurs valises et leurs deux bicyclettes par le train en zone libre chez un prêtre ami de Sartre qu'il avait côtoyé au stalag, et ils montèrent dans un train en direction de Monceau-les-Mines où on leur avait indiqué l'adresse d'un passeur. Arrivés dans le bourg, on leur apprit que le dit passeur avait été arrêté par les Allemands, le patron du café où il se trouvait leur dit de patienter le temps d'en trouver un autre. Ils passèrent un après-midi d'attente et: "vers le soir, une femme en noir, d'une quarantaine d'années, s'assit à notre table: pour un prix raisonnable, elle nous conduirait, cette nuit à travers la campagne" (BEAUVOIR, 1960, p. 561). Ils passèrent sans aucun problème cette ligne dite infranchissable entre les deux France. De l'autre côté, dans le village 'libre', ils passèrent la nuit entassés dans une auberge faisant pour ainsi dire office de 'centre d'accueil' pour illégaux dans leur propre pays.

Cette petite aventure l'avait ragaillardie, elle avait l'impression d'avoir reconquis quelque chose d'important, ils se trouvaient comme les Peaux-Rouges dans les films américains qui lui manquaient tant à Paris. Le côté ludique ne lui avait pas échappé, ils avaient désobéi à l'occupant et aux pontes de Vichy: "parce qu' [elle avait] enfreint un interdit, il [lui] semblait avoir reconquis la liberté" (BEAUVOIR, 1960, p. 562). Le verbe SEMBLER est fort important ici, car intérieurement elle sait qu'il ne s'agit que d'une indépendance de façade et que la zone dite libre si elle l'est pas d'avantage que celle occupée, n'a plus cette insouciance de l'avant 1939. Il s'agit d'une liberté surveillée, où tout ne peut être dit ou fait et où toute critique de la Révolution nationale détestée du maréchal Pétain n'est absolument pas tolérée.

Elle allait en faire l'expérience avec Sartre dès le premier jour de l'autre côté de la ligne: "à Roanne, nous lûmes dans un café les journaux de l'autre zone: ils ne valaient guère mieux que les nôtres" (BEAUVOIR, 1960, p. 562). La collaboration était peut être beaucoup plus officielle en zone libre qu'à Paris, la survie du régime de Vichy reposait sur

cette unique postulat et sur la victoire du IIIème Reich et l’instauration du Nouvel Ordre en Europe. La liberté dont parle Simone de Beauvoir est plus un concept personnel qu’universel en cet été 1941. C’est une indépendance intérieure retrouvée grâce à l’infraction aux lois de l’occupant. Le fait de pouvoir à nouveau voyager avec Sartre, comme ils l’avaient fait durant tous les étés de paix, lui redonna cette apparence de normalité, ce goût doux-amer d’une liberté de pacotille.

Ils récupérèrent leurs bicyclettes au rendez-vous et se lancèrent sur les routes après quelques inconvénients mécaniques dus aux pneus rapiécés de leurs engins. Sachant s’adapter, elle apprit même à les réparer, elle n’allait pas se laisser arrêter par des pneus de mauvaise qualité ou par des chambres à air défectueuses.

Ses mois d’entraînement dans les rues de Paris avec son amie/amante Nathalie Sorokine l’aiderent dans ce long périple. Elle retrouva également les joies du camping dans la plupart de leurs étapes campagnardes. Arrivés à Bourg-en-Bresse, Sartre se fit officiellement démobiliser, s’attirant les foudres de l’officier français qui le reçut car celui-ci s’était aperçu qu’il avait falsifié son livret militaire. Puis ce fut la grande ville: Lyon où “(...) on projetait des films américains (...)” (BEAUVOIR, 1960, p. 563) ; un ersatz de liberté à nouveau après les navets de propagande allemande diffusés dans les salles parisiennes. Ils descendirent plus au sud, faisant des escales à Saint-Etienne et au Puy. Sartre avait pris son rythme de croisière: “[il] préférait de loin la bicyclette à la marche (...) Et puis le paysage bougeait plus vite qu’à pied. Moi aussi, je troquai volontiers mon ancienne passion contre ces nouveaux plaisirs” (ibid). Délice constant et non émoussé de la découverte, plaisir intense de cheminer sur les routes sans les contrôles allemands, satisfaction enfin de conquérir une nouveauté et d’aller de l’avant. Néanmoins, Simone de Beauvoir ne se berce plus autant d’illusions:

(...) la grande différence entre ce voyage-ci et les précédents tenait surtout, pour moi, à mes dispositions intérieures: je ne poursuivais plus maniaquement un rêve de schizophrène, je me sentais délicieusement libre ; c’était déjà assez extraordinaire de rouler à côté de Sartre (...) maintenant chacune de mes joies me paraissait non pas un dû mais une aubaine (BEAUVOIR, 1960, p. 563).

2. Contre une situation imposée

Les choses ne cédaient plus devant elle comme auparavant, la liberté n'était plus une donnée automatique de son monde, mais une lutte de tous les instants contre une situation imposée. Même au temps des postes en province, lorsqu'elle se sentait prisonnière à Marseille ou à Rouen, elle savait qu'un train pouvait la déposer à Paris en quelques heures et qu'une frontière à franchir, c'était simplement un passeport à présenter. Dorénavant, rien n'était acquis, un peu comme au temps du domicile familial, il fallait ruser et se donner à fond à ses plaisirs car elle ignorait bien souvent s'ils auraient une suite. Elle avait appris la reconnaissance, ce terme chrétien qui avait bercé sa jeunesse et qu'elle avait si vivement rejeté, revendiquant l'idée que la vie devait être une fête plus qu'un devoir. La vie était encore une fête puisque Sartre était revenu vivant de la guerre, mais non plus une célébration permanente voguant au gré de ses caprices et de ses envies. Il fallait maintenant composer avec une situation plus forte, plus cruelle ; tout devait se gagner à présent et tout ce qui pouvait être grappillé devait être accepté avec reconnaissance et non plus avec le mépris des nantis.

Il fallait biaiser pour pouvoir se réapproprier quelques fragments de bonheur. Mais ce périple n'avait pas uniquement un but ludique, surtout pour Sartre qui désirait rencontrer les chefs des réseaux de résistance de la zone sud. Il rencontra Kahn ; les mémoires de Simone de Beauvoir n'apportent aucun éclairage sur le type de conversation que les deux hommes eurent. Elle semble s'être surtout préoccupée de profiter de cette douce journée d'été. Ils se remirent en selle et suivirent la vallée du Rhône, s'enfonçant plus avant dans cette Provence qu'ils aimaient avec passion en tant que paix et qui ravivait les rares souvenirs heureux de son exil marseillais en 1930-1931. Les paysages les enchantèrent, ils se sentaient revivre mais leur joie fut un peu bousculée lorsque faisant escale dans une petite bourgade, ils se retrouvèrent à assister à la fête de la Légion, l'un des bras paramilitaires du régime de Vichy. Après les journaux, ils avaient devant eux la réalité de cette collaboration d'État, des Français, sous couvert de patriotisme, acceptaient librement de soutenir le régime nazi et glorifiaient la figure du maréchal Pétain. Les uniformes vert-de-gris n'étaient visibles nulle part, mais ces légionnaires en avaient l'allure dangereuse et malsaine car ils représentaient tout ce que Sartre et elle-même avaient

toujours critiqué, cette France bourgeoise, frileuse, lâche et xénophobe, à cent lieux du cosmopolitisme de Montparnasse de Saint-Germain-des-Prés. Ils atteignirent enfin Marseille où ils effectuèrent un véritable pèlerinage dans les endroits qu'ils aimaient: "(...) du temps où le monde était en paix, du temps où la guerre menaçait" (BEAUVOIR, 1960, p. 565). Tout comme à Lyon, ils se précipitèrent dans les cinémas de la Cannebière qui projetaient des films américains, les Etats-Unis n'étant pas encore entrés en guerre et ayant encore une ambassade en France. Assoiffés de liberté et d'exotisme hollywoodiens, ils allaient jusqu'à trois séances par jour:

nous retrouvâmes comme de vieux amis très chers Edward Robinson, James Cagney, Bette Davis dans *Victoire sur la mort* ; nous voyions n'importe quoi, tout à la joie de contempler des images d'Amérique. Le passé nous reflua au cœur (BEAUVOIR, 1960, p. 565.)

Goût de la nostalgie, c'est une bouée de sauvetage lorsque la réalité ne correspond plus aux attentes et aux rêves. Ces acteurs américains sont les symboles vivants d'un monde meilleur ; Bette Davis est la femme forte par excellence qui, apprenant qu'elle n'a plus qu'un an à vivre, décide d'en profiter pleinement, et atteint au véritable bonheur. Elle transcende ainsi la mort. Simone de Beauvoir n'est pas Bette Davis, mais le fait qu'elle ait décidé de citer ce film en particulier n'est sûrement pas totalement innocent. Elle n'a pas choisi une comédie, genre qu'elle apprécie pourtant beaucoup, mais "(...) cet épouvantable mélo (...)" (TULARD, 1990, T2, p. 1072) au thème d'actualité. Pour elle qui avait cru tout perdre et surtout Sartre, l'ombre de la mort ne doit pas empêcher le bonheur. À Marseille, Sartre continua ces visites 'politiques' mais fut déçu par les suggestions qu'il recevait de ses interlocuteurs, les rumeurs de Paris concernant son départ étrange du stalag l'avaient-elles suivi ?

Ils longèrent ensuite la côte, ne s'alimentant pour ainsi dire pas car selon Simone de Beauvoir: "on mangeait encore plus mal dans le Midi qu'à Paris ou dans le Centre (...)" (ibid). Ils pédalaient donc avec le ventre plus ou moins creux. On se doit d'admirer la bonne santé de ce couple soutenu par sa relative jeunesse et son enthousiasme. C'est affamé que Sartre rencontra André Gide. Autre mystère mal explicité par Simone de Beauvoir: pourquoi n'a-t-elle pas accompagné Sartre lors de cette visite au grand homme qu'elle admirait. Elle se contente d'expliquer qu'ils avaient égaré l'adresse de l'écrivain, qu'ils

avaient sillonné les environs et que son pneu avait crevé. Pendant qu'elle le réparait, Sartre avait continué sa recherche et était tombé sur Gide descendant une rue de Grasse. Simone de Beauvoir ne prenait pas la résistance autant à cœur que Sartre, mais néanmoins on peut s'interroger sur le fait que Sartre n'ait pas emmené sa compagne au rendez-vous. L'entrevue n'eut aucun résultat. Il en fut de même pour celle avec André Malraux que Sartre vit seul le lendemain dans sa villa de Saint-Jean-Cap-Ferrat. L'homme de la Guerre d'Espagne "(...) écouta Sartre avec politesse mais, pour l'instant, aucune action ne lui paraissait efficace: il comptait sur les tanks russes, sur les avions américains pour gagner la guerre" (BEAUVOIR, 1960, p. 567).

De nouveau Simone de Beauvoir ne s'attarde pas trop sur les détails concernant les réactions de Sartre vis-à-vis des refus essayés. Elle semble vraiment ne pas y apporter grande importance, se laissant plutôt griser par sa liberté du moment. Le périple aurait pourtant pu se finir tragiquement après leur étape niçoise. Traversant les Alpes afin de redescendre sur Grenoble où son amie de Rouen, puis de Paris, Colette Audry s'était installée, Simone de Beauvoir eut un assez grave accident de bicyclette en dévalant un col. Voulant dépasser deux cyclistes, elle quitta la route et alla s'écraser sur le bas-côté et s'évanouit sous le choc: "c'est donc ça la mort ! Et je mourus" (BEAUVOIR, 1960, p.567). Elle qui avait toujours eu si peur de la mort, eut à peine le temps de réaliser ce qui lui arrivait, et dans l'instant, paradoxalement, elle accepta la réalité de cette fin de façon sereine. Cette mort à laquelle Sartre et Bost avaient échappé, elle la poursuivait dans son bonheur retrouvé. Tel un signe du destin, celle-ci allait devenir une présence réelle durant les trois prochaines années; cet accident banal fut une introduction à cette donnée non admise de son existence:

(...) j'avais touché la mort ; étant donné la terreur qu'elle m'avait toujours inspirée, cela compta beaucoup pour moi, de l'avoir approchée de si près (...) soudain cela semblait exagérément facile de mourir ; j'ai réalisé alors ce que j'avais lu autrefois dans Lucrèce, ce que je savais: très exactement la mort n'est rien ; jamais on n'est mort: il n'y a plus personne pour supporter la mort. Je crus être définitivement délivrée de mes craintes (BEAUVOIR, 1960, p. 569).

Défigurée, choquée, elle continua néanmoins le voyage à bicyclette jusqu'à la ligne de démarcation qu'ils repassèrent aussi facilement qu'à l'aller, et cette fois-ci grimpés sur leurs engins. Ils gagnèrent Auxerre où ils prirent le train du retour pour Paris qu'ils

quittèrent bien vite afin de finir leurs vacances chez leur amie Madame Morel à La Pouèze en Anjou. Ses vacances du temps retrouvé s’achevaient, il allait falloir regagner Paris occupée et prendre une décision quant à l’avenir du mouvement de résistance Socialisme et Liberté que Sartre tentait désespérément de lancer avec le soutien d’autres réseaux.

“Politiquement, nous nous trouvâmes réduits à une totale impuissance” (Beauvoir, 1990, p. 571); Socialisme et Liberté n’avait abouti à rien. Personne n’avait fait confiance à Sartre et les Communistes clandestins lançaient des rumeurs contre lui (BAIR, 1991, p. 299).

Simone de Beauvoir explique également que la plupart des mouvements de la première heure disparaissaient les uns après les autres, rejoignant des réseaux mieux organisés à gauche comme à droite. Après maintes et maintes discussions avec la Famille et les membres du groupe, Sartre décida de démanteler son mouvement “(...) à son cœur défendant” (BEAUVOIR, 1960, p. 573). La résistance active oubliée, que faire de tout son temps libre en dehors du lycée ? Sartre reprit donc l’écriture qui selon Simone de Beauvoir constituait “(...) l’unique forme de résistance qui lui fût accessible” (ibid.). Elle remit son manuscrit personnel à Brice Parain chez Gallimard. Durant la captivité de Sartre et dans la chaleur relative du Flore, elle n’avait pas chômé et avait mis la touche finale à son roman sur l’histoire du trio : L’Invitée. Elle avait réussi la première partie de son pari, écrire et finir un roman complet après les nouvelles refusées en 1938 et qui seront publiées en 1979 sous le titre de Quand prime le spirituel ; encore fallait-il maintenant qu’il fût accepté ? Ne désirant pas attendre cette décision dans le vide elle en commença un nouveau: “(...) j’y parlais de la Résistance et je savais qu’il ne pourrait être publié avant la fin de l’occupation” (BEAUVOIR, 1960, p. 573). Ce roman deviendrait Le Sang des autres, publié dès 1945 chez Gallimard. Ce qui étonne c’est qu’elle ait voulu écrire sur la Résistance, alors qu’elle n’avait pas montré un enthousiasme grandissant pour l’entreprise de Socialisme et Liberté trop au bonheur de tenter de retrouver un simulacre de normalité dans ce Paris exsangue. Elle avait été des plus récalcitrantes et l’on sent à la lecture de ses mémoires qu’elle fut soulagée lorsque Sartre en abandonna l’idée et qu’ils se replongèrent dans leur existence d’intellectuels Rive Gauche. Néanmoins, l’écriture ne parvenait pas entièrement à faire oublier tout le reste et l’on ne doit pas non plus penser que Simone de Beauvoir fut complètement aveugle aux réalités politiques qui l’entouraient, et elle

haïssait réellement le nazisme et Vichy. L'écriture ne pouvait pas remplacer le voyage, synonyme ultime de liberté pour elle. Elle aurait tant voulu repartir hors des frontières et réaliser les projets d'avant 1939 mais:

(...) la France (...) était une résidence surveillée, coupée du reste du monde. L'Italie, l'Espagne, que nous avions tant aimées, étaient devenues des contrées hostiles. Des nuées, couleur de nuit et de feu, nous cachaient l'Amérique. La seule rumeur qui nous parvint d'au-delà des frontières, c'était la voix de la B.B.C. Nous étouffions sous une cloche d'ignorance (BEAUVOIR, 1960, p. 574).

3. Paris n'était plus le centre du monde

Pour cette amoureuse invétérée des voyages, cette détention forcée dans son propre pays lui pesait. L'Espagne franquiste et soi disant neutre, avait fermé ses frontières aux réfugiés, aux visiteurs et aux opposants français. L'Italie mussolinienne continuait ses rêves de grandeur d'un deuxième empire romain, l'Amérique était trop lointaine, seule l'Angleterre lui envoyait des nouvelles interdites du monde libre où elle ne pouvait plus se rendre. Paris n'était plus le centre du monde, mais une bourgade écrasée sous la botte allemande vivant à l'heure de Berlin. L'Intelligentsia et le monde du spectacle et de la mode commençaient déjà à accepter la nouvelle donne et côtoyaient l'occupant. Arletty, Coco Chanel, Sacha Guitry, les starlettes des studios de Joinville, Brasillach, beaucoup de ce que la France comptait de personnalités s'affichaient en ville avec des Allemands ou bien les soutenaient ouvertement. Sartre et Beauvoir les avaient comme voisins de table au Flore ou au Dôme, mais ils ne s'affichaient cependant pas en leur compagnie. Les Allemands ne recherchaient pas non plus la leur, Sartre n'était pas assez connu et n'écrivait pour aucun journal d'opinion. Quant à Beauvoir, elle n'était qu'une illustre inconnue, la compagne de ce jeune intellectuel plein d'avenir. En fait, l'écriture si elle constituait dorénavant une part importante de son existence, était souvent noyée dans des considérations beaucoup plus pragmatiques: il fallait faire vivre la Famille à laquelle s'était adjointe officiellement Nathalie Sorokine qui venait de quitter le domicile de ses parents russes blancs trop sévères. Sur leurs deux salaires de professeurs, ils se devaient, selon leur code de conduite, de soutenir financièrement toute cette petite cohorte de très jeunes personnes, plus ou moins oisives mais ayant toujours selon eux l'avantage d'être

authentiques et d'être ainsi dignes d'intérêt. En ces temps de disette cela relevait de l'exploit et Simone de Beauvoir voulant sauvegarder le calme créateur de Sartre, se retrouvait de facto "mère de Famille". Comme elle l'explique dans *La Force de l'âge*, ils avaient dû faire deuil de nombreuses sorties et la plupart des restaurants, même les plus crasseux, étaient devenus hors d'atteinte. S'adaptant à toute situation et malgré son dégoût profond des tâches ménagères elle prit "(...) à l'hôtel Mistral une chambre avec cuisine (...)" (BEAUVOIR, 1960, p. 575) où elle décida que toute sa 'marmaille' et Sartre viendraient prendre leurs repas en mettant les tickets de rationnement en commun.

Bien entendu, ni Sartre, ni la majorité des membres de la Famille n'allait s'abaisser à une corvée aussi dévalorisante que celle de se tenir des heures durant debout dans les queues interminables devant les magasins d'alimentation indigents en ce début d'hiver 1941-1942. Pour surmonter cette situation, elle explique avec humour ce qu'elle fit:

J'avais peu de goût pour les tâches ménagères et pour m'en accommoder je recourus à un procédé familial: de mes soucis alimentaires, je fis une manie dans laquelle je persévérerai pendant trois ans. Je surveillais la sortie des tickets, je n'en laissai jamais perdre un (...) cette espèce de chasse au trésor m'amusait ; quelle aubaine si je trouvais une betterave, un chou! (BEAUVOIR, 1960, p. 575)

On ne le répétera jamais assez, le côté ludique fut d'une importance capitale dans la vie de Simone de Beauvoir, elle put ainsi surmonter de nombreuses épreuves en s'imaginant faire un jeu de ce qui aurait dû être un pensum. Elle transforma la contingence de l'existence en une chasse au trésor, en un voyage alimentaire de magasin en magasin, à la découverte de nouveaux paysages comestibles. Une nouvelle fois, on ne peut qu'admirer la vaillance de Simone de Beauvoir, son indestructible amour de la vie, sa curiosité à toute épreuve et surtout sa patience vis-à-vis de son compagnon et de la Famille. Elle qui n'avait jamais véritablement vécu l'existence de la grande majorité des femmes de son époque, même dans sa jeunesse lorsqu'une bonne s'occupait de ce genre de corvées, elle eut en trois ans le temps de découvrir la réalité quotidienne des femmes qu'elle aura vite fait de mettre en pièces dans *Le Deuxième sexe* au sortir de la guerre bien qu'elle admette avoir pu ressentir certaines des joies de la femme d'intérieur (BEAUVOIR, 1960, p. 576). Tout est bon comme matériel littéraire, sociologique ou bien philosophique, toute expérience peut être retranscrite sur le papier et c'est ce qu'elle fit avec *L'Invitée*, *Le Sang des autres*, *Le*

Deuxième sexe et ce qui est toujours considéré comme son meilleur roman *Les Mandarins*. Autre expérience intéressante pour elle et autre aventure: l'habillement. Si les ventres criaient famine, les corps n'avaient plus l'élégance d'autrefois. Elle abandonna totalement tous soucis vestimentaires et para au plus urgent en se faisant faire un tailleur dans un ancien costume de son père, en adoptant des pantalons en dehors du lycée et surtout en ne se coiffant plus que de turbans pour cacher ses cheveux mal entretenus (BEAUVOIR, 1960, pp. 576-577). Simone de Beauvoir, au lieu de regretter en permanence les jours anciens, avait décidé d'incorporer à son monde cette réalité teintée d'irréalité. Aux pénuries quotidiennes venaient s'ajouter les représailles allemandes de plus en plus fréquentes, rafles et exécutions d'otages s'intensifiaient et la censure se durcissait: "(...) la reprise des Parents terribles fut interdite (...)" (BEAUVOIR, 1960, p. 580). Les Alliés bombardaient Paris et ses environs et l'occupant devenait nerveux: "persécutions antisémites, répressions policières, disette: le climat de Paris était étouffant" (BEAUVOIR, 1960, p. 588). Pour échapper quelques temps à cette atmosphère lourde, ils réussirent à rejoindre La Pouèze pour le Noël 1941.

Au retour des vacances, elle eut des nouvelles de son manuscrit qu'elle avait tout d'abord intitulé *Légitime Défense* ; Brice Parain la reçut chez Gallimard, lui fit quelques critiques mais estima que l'ouvrage était publiable, il devait néanmoins en référer à Paulhan, le grand pontife de la célèbre maison d'édition. Celui-ci le lut et le critiqua mais face aux plaintes de Simone de Beauvoir, accepta de le publier tel quel dès l'été 1943 ; seule condition changer le titre, ce qu'elle fit suggérant *L'Invitée* qui fut accepté. Elle éprouva "(...) plutôt que de la joie, un immense soulagement" (BEAUVOIR, 1960, p. 593). Pour célébrer l'événement et pour tenter de retrouver le bonheur et l'impression de liberté de l'année précédente, Sartre et elle décidèrent d'un commun accord de repasser la ligne de démarcation et de passer leurs congés d'été une nouvelle fois en zone libre. On leur avait indiqué une adresse de passeur au Pays Basque où: "(...) le passage était particulièrement facile (...)" (BEAUVOIR, 1960, p. 594). Bost était de la partie, le passage de la ligne leur sembla être un jeu d'enfant. De l'autre côté, l'ambiance n'avait plus la légèreté de celle de l'année passée: "(...) l'auberge était remplie de réfugiés qui eux n'avaient pas traversé la ligne pour leur plaisir – des juifs pour la plupart – qui semblaient harassés" (ibid.). Même en zone libre les restrictions alimentaires se faisaient durement sentir. La description de ce

voyage n'est qu'une longue liste de villes visitées et de ce qu'ils y trouvèrent à manger (BEAUVOIR, 1960, p. 595).

Leurs bicyclettes étaient en plus mauvais état que l'année précédente et les étapes étaient difficiles à effectuer le ventre vide. Ils restèrent quelques jours dans la cité phocéenne pour pouvoir faire le plein de films américains encore projetés librement dans les salles. "Malgré la faim qui commençait à m'obséder, je m'entêtai à poursuivre ce voyage et Sartre qui ne voulait pas m'en priver ne protesta pas" (ibid.). Elle désire ressusciter à tout prix la magie des vacances précédentes, son être tout entier a besoin de sentir cette liberté symbolisée par ces longues randonnées à bicyclette. Bost les a quittés, et elle est de nouveau seule avec Sartre, tout à son bonheur et soulagée de l'échec de Socialisme et Liberté. Ereintés, sans le sou, ils repassèrent la ligne de démarcation, attendant une journée leurs bicyclettes égarées par l'office des chemins de fer, et ils remontèrent vers La Pouèze où pendant les dix prochaines années ils allaient finir leurs vacances: "nous [y] passâmes un mois à nous restaurer, à nous dorloter" (BEAUVOIR, 1960, p. 597). Madame Morel, les prit sous son aile, comme elle l'avait toujours fait ; ils y arrivèrent si mal en point qu'elle se fit un devoir de les remplumer. Remis d'une syncope due à la sous-alimentation, Sartre reprit ses notes et "(...) écrivit pour Les Cahiers du Sud un article sur un roman que la critique tenait pour un évènement: L'Etranger d'Albert Camus" (BEAUVOIR, 1960, p. 599). Lorsque l'on sait l'importance que Camus allait avoir fort rapidement pour Sartre, en particulier à la Libération et durant les années cinquante, on comprend que Simone de Beauvoir ait voulu mentionner cet article. On comprend également que ce roman ait pu frapper l'imagination de ces deux intellectuels tellement en marge de la société bourgeoise et qu'ils n'aient pas été insensibles à l'histoire de Meursault, cet antihéros par excellence qui, à sa manière propre, rejette les conventions.

Ils s'en retournèrent à Paris pour la rentrée des classes, la situation allait en s'aggravant, les attentats se multipliaient et la répression se faisait de plus en plus féroce. Début novembre 1942, les Alliés débarquèrent en Afrique du Nord et les Allemands 'envahirent' la zone libre ; "l'avenir nous était rendu (...) je supportais d'un cœur léger les difficultés matérielles qui devenaient de jour en jour plus extrêmes" (BEAUVOIR, 1960, pp. 601/602). La première des difficultés fut qu'elle perdit sa chambre avec cuisine à l'hôtel Mistral. Elle dut courir le Quartier Latin pour tenter d'en trouver une similaire ce qui fut le

cas “(...) rue Dauphine, mais c’était un taudis (...)” (BEAUVOIR, 1960, p. 602). Un taudis, ce l’était véritablement, elle qui ne se targuait pourtant pas de snobisme quant à son adresse, n’avait jamais vécu dans de telles conditions depuis son émancipation. Il s’agissait d’un de ces meublés, comme il y en avait des centaines à Paris à l’époque, un de ces lieux immortalisés par Arletty et Jouvet dans *Hôtel du Nord*. La clientèle était aussi sordide que l’endroit lui-même, mélange de prostituées, de faiseuses d’anges et de personnages peu recommandables. Seul avantage, la chambre possédait une cuisine / cabinet de toilettes ce qui lui permettait de continuer à cuisiner et à ainsi nourrir la Famille qui venait de s’adjoindre un nouveau membre en la personne d’un jeune juif espagnol amant de Nathalie Sorokine (Beauvoir, 1960, p. 604). L’hiver fut peut-être encore plus rigoureux que le premier de l’Occupation, pas assez de charbon et des coupures d’électricité de plus en plus fréquentes ; heureusement:

au Flore, il ne faisait pas froid, des lampes à acétylène donnaient un peu de lumière quand les ampoules s’éteignaient. C’est alors que nous prîmes l’habitude de nous y établir pendant toutes nos heures (...) C’était notre querencia ; nous nous y sentions chez nous, à l’abri (BEAUVOIR, 1960, p. 605).

4. L’écriture

On a beaucoup reproché à Simone de Beauvoir d’avoir fréquenté ce café où de nombreux journalistes de la presse collaborationniste avaient leurs habitudes. Pour sa défense, on ajoutera qu’elle n’était pas la seule et que de nombreux intellectuels de gauche y avaient également établi leur quartier général. Mais à la Libération, Jean-Paul Sartre déchaîna tant les passions que ses ennemis politiques englobèrent Simone de Beauvoir dans leur ire. Elle n’avait pas été assez active dans la résistance contre l’occupant, le fait même de le côtoyer sciemment était la preuve de son assentiment passif. Il est vrai qu’elle leur donna des munitions lorsqu’elle travailla pour la Radio nationale, et nous y reviendrons. De son côté, Sartre, s’il publiait des articles et des critiques dans la presse clandestine, avait accepté de participer au magazine littéraire et artistique *Cœmedia* qui selon Deirdre Bair: “(...) était devenu un instrument important de la propagande allemande (...)” (BAIR, 1991, p. 299). Simone de Beauvoir admet timidement que: “Sartre réalisa que *Cœmedia* était

moins indépendant que ne l'avait dit, et sans doute espéré, Delange [son rédacteur]" (BEAUVOIR, 1960, p. 554). Sartre n'y écrivit aucun article politique mais il n'aurait jamais dû s'y impliquer non plus. Deirdre Bair poursuit dans sa biographie de Simone de Beauvoir en disant que les explications de celle-ci ne sont pas aussi innocentes que cela en ajoutant que: "Delange favorisa la carrière de Beauvoir et l'aida financièrement à la fin de la guerre (...)" (BAIR, 1991, p. 300), affirmation reprise dans l'ouvrage extrêmement critique et accusateur de l'historien Gilbert Joseph: Une si douce occupation. On pourra expliquer cette attitude ambiguë de la philosophe en tentant de comprendre ce que l'écriture représentait pour elle. Etre publiée était pour elle un rêve absolu et fidèle à son caractère ; tout devait céder devant lui ; une occasion se présenta, elle l'a saisie au vol. N'oublions jamais qu'à l'époque, Simone de Beauvoir n'était pas aussi politisée que dans les années à venir, elle n'avait rien de l'écrivain engagée qu'elle allait devenir ; elle avait des sympathies politiques mais c'était tout. Elle haïssait réellement le régime nazi et Vichy mais bien qu'elle l'affirme haut et fort, sa schizophrénie n'avait pas encore cessé. Ne faisant pas de politique active, elle pensait que par conséquent certains de ses choix étaient acceptables car elle estimait ne pas cautionner la Collaboration. Deirdre Bair a raison lorsqu'elle juge que: "(...) cette explication désinvolte manque d'épaisseur" (ibid.).

Elle était donc attablée chaque jour au Flore, seule ou en compagnie de Sartre et des membres de la Famille. Elle prit l'habitude d'aller à l'étage (Beauvoir, 1960, p. 610). Néanmoins la quéréncia n'était plus aussi sûre que cela, de nombreux habitués, résistants ou juifs, disparaissaient dans les geôles nazies et dans les camps: "l'espoir recommençait, mais je savais que plus jamais la fallacieuse innocence du passé ne ressusciterait" (BEAUVOIR, 1960, p. 611).

La vie continuait malgré tout, selon une routine bien huilée, ils partirent aux vacances de Noël 1942 à La Pouèze. Début 1943, Sartre fut invité à rejoindre le Comité National des Ecrivains, un organisme clandestin d'intellectuels et publia des articles dans leur magazine également clandestin: Les Lettres françaises sous la direction de Paul Eluard (BEAUVOIR, 1960, p. 613). Sartre travaillait d'arrache-pied à sa pièce Les Mouches qui fut montée au printemps 1943 par Charles Dullin, avec Olga dans l'un des rôles principaux.

L'après-midi de la générale, Sartre rencontra Albert Camus pour la première fois, celui-ci vint se présenter, sûrement intéressé de connaître l'auteur de l'excellente critique

de son roman. A la même époque *L'Être et le néant* parut en librairie. Simone de Beauvoir allait être publiée quelques mois plus tard, *L'Invitée* devenant ainsi la réalisation de son rêve: devenir un écrivain reconnu. Elle écrivit également en trois mois un essai philosophique qui fut accepté par Gallimard et intitulé *Pyrrhus et Cinéas*. La jeune inconnue du café de Flore avait dorénavant un nom et une réputation autre que celle de simple compagne du brillant Jean-Paul Sartre. Comme elle l'écrit en conclusion du chapitre VII de *La Force de l'âge*: "Tout le bonheur auquel j'avais cru renoncer refleurissait ; il me semblait même qu'il n'avait jamais été si luxuriant" (BEAUVOIR, 1960, p. 629).

Publiée, acclamée, la nouvelle romancière Gallimard, poursuivait néanmoins sa carrière d'enseignante au Lycée Camille-Sée. Mais alors que son avenir littéraire s'ouvrait, son passé se déroba sous ses pieds au printemps 1943 lorsqu'elle fut exclue de l'Université suite à une plainte de la mère de Nathalie Sorokine. Celle-ci vivait dans le même hôtel crasseux que Simone de Beauvoir en compagnie de son jeune amant juif ce qui n'allait pas sans déplaire à ses parents. Nathalie n'était pas encore majeure à l'époque et le fait que Simone de Beauvoir, son ancien professeur, l'entretienne et cautionne sa liaison, ne fit pas le meilleur effet auprès des autorités compétentes. Elle fut convoquée par sa directrice qui lui demanda de signer sa démission afin d'éviter un scandale et une peine de prison pour détournement de mineurs. En fait selon Deirdre Bair, Madame Sorokine était venue voir de Beauvoir à son hôtel et lui avait intimé l'ordre de faire rompre sa fille avec son ami. De Beauvoir refusa poliment, lui affirmant faussement qu'elle n'avait pas autant de pouvoir que cela sur Nathalie et pensa que l'affaire était entendue. Ce que Simone de Beauvoir ne dit pas dans ses mémoires, mais a avoué à sa biographe, c'est que la plainte avait une base sexuelle ; Madame Sorokine accusait de Beauvoir d'actes contre nature (BAIR, 1991, p. 321). Ce que de Beauvoir ne dit pas non plus, c'est que Nathalie Sorokine avait été son amante, tout comme Olga et Bianca. Elle ne se revendiquait pas comme lesbienne mais la nature des relations qu'elle eut avec ses anciennes élèves ne fait aucun doute à la lecture des *Lettres à Sartre*. Madame Sorokine dut avoir vent de l'affaire et ne pouvant atteindre sa fille, elle fit payer son mentor. Il s'agissait d' "une grave accusation qui conduisait à la prison et parfois à la déportation" (BAIR, 1991, p. 321). Simone de Beauvoir essaie de minimiser l'incident dans *La Force de l'âge*, et d'un ton désinvolte affirme: "je ne fus pas fâchée de briser avec une vieille routine" (BEAUVOIR, 1960, p. 617).

Ce fut en fait un traumatisme pour elle, qu'elle considéra être une injustice, elle revint même sur sa première décision de partir sans faire de bruit et demanda à être présentée à une commission de contrôle qui délivra le même jugement: Simone de Beauvoir n'était plus à même de s'occuper de l'éducation de jeunes filles. Sartre la pressa d'accepter la décision et de ne pas faire de vagues en ces temps où les déviations et crimes sexuels étaient durement punis. N'avait-on pas fait guillotiner une faiseuse d'anges lyonnaise en 1942? "Le seul problème c'était de gagner ma vie. Je ne sais par quel truchement j'obtins une situation de metteuse en ondes à la radio nationale" (BEAUVOIR, 1960, p. 617-618). Une fois encore, Simone de Beauvoir ment par omission et c'est ce que nous révèle Deirdre Bair à la suite de la série d'entretiens qu'elle eut avec l'intéressée. Ce fut René Delange qui lui décrocha ce poste, non-politique dans cette radio de collaboration (BAIR, 1991, p. 321). Il est certain que Simone de Beauvoir ne participait pas activement aux programmes de propagande ; elle travaillait au service culturel où elle proposa: "(...) un programme incolore: des reconstitutions parlées, chantées, bruitées de fêtes anciennes du Moyen Âge à nos jours (...)" (BEAUVOIR, 1960, p. 618). Elle ment encore ouvertement lorsqu'elle écrit: "(...) que d'après [leur] code [de conduite], on avait le droit d'y travailler: tout dépendait de ce qu'on y faisait" (BEAUVOIR, 1960, p. 618.). Elle n'avait pas le droit d'y travailler et surtout de toucher un salaire conséquent. Il s'agit ici d'une des zones d'ombre les plus importantes de sa vie. Des rumeurs fusèrent des années plus tard, elle eut beau les rejeter jusqu'à la fin de sa vie mais dans la réalité: "(...) ce travail la mettait mal à l'aise (...) [elle] se fâchait carrément chaque fois qu'elle apprenait qu'un intellectuel ou un journaliste avait écrit quelque chose à ce sujet" (BAIR, 1991, p. 322-323).

Le bonheur d'être publiée fut donc assombri par ses revers de fortune et par la honte d'être exclue par ses pairs et d'avoir à travailler pour un organisme de collaboration active. Elle fit passer le concours de Sèvres en juin 1943 et s'enfuit de Paris au plus vite, espérant comme les deux années précédentes entraîner Sartre dans sa course. Il demeura à Paris jusqu'au 15 juillet, désirant rester en tête-à-tête avec sa maîtresse Wanda, la sœur d'Olga. Périple solitaire donc, comme aux pires heures de solitude de l'année marseillaise. Elle atterrit à Roanne au petit matin, attendant en vain sa bicyclette qui ne l'avait pas suivie et où elle dut passer la nuit (BEAUVOIR, 1990, p. 241-243). Elle roula seule sur les routes

limousines et rendit visite à sa cousine qui habitait toujours à Meyrignac. La demeure des vacances heureuses de sa jeunesse avait subi beaucoup de transformations: “je ne retrouvai pas grand-chose du passé” (BEAUVOIR, 1960, p. 631). Sartre vint enfin la rejoindre à Uzerche et ils continuèrent leur voyage, mais par rapport aux autres années, ils décidèrent de cheminer plutôt que de couvrir du terrain à tout prix. Autre avantage, ils réussirent à manger à leur faim, ce qui était devenu une véritable obsession (ibid.). Du Limousin, ils descendirent vers Toulouse et remontèrent ensuite vers La Pouèze où ils passèrent, comme à leur habitude, la fin de leurs vacances, heureux à l’écoute de l’annonce de l’invasion alliée en Sicile. Dans ce climat positif, Simone de Beauvoir s’attaqua à un troisième roman qu’elle décida d’intituler *Tous les hommes sont mortels*. Sartre continuait *Le Sursis* mais:

il l’interrompit, quand nous rentrâmes à Paris, pour écrire une nouvelle pièce (...) il composa facilement *Huis clos* qu’il intitula d’abord *Les Autres* et qui fut imprimé sous ce nom dans *L’Arbalète* (BEAUVOIR, 1960, p. 634).

Il est intéressant de noter que cette petite maison d’édition dirigée par Marc Barbezat sera également la première qui osera publier les écrits de Jean Genet, l’un des écrivains français qui comptera le plus pour Sartre et de Beauvoir et qu’ils allaient fréquenter de nombreuses années.

De retour à Paris à l’automne 1943, Simone de Beauvoir emménagea dans son nouveau logis à l’hôtel de la Louisiane rue de Seine, au cœur de Saint-Germain-des-Prés (Beauvoir, 1960, p. 634/635). Le Castor avait refusé de passer une année supplémentaire dans son taudis de la rue Dauphine, elle était maintenant à deux pas du café de Flore. Fidèles à leurs habitudes, Sartre l’y avait rejointe pour y occuper une chambre plus petite, il en allait de même pour Nathalie Sorokine qui y vivait avec son amant espagnol.

Pendant les vacances, *L’Invitée* était sortie en librairie, elle lut la première critique positive de son ouvrage dans *Cœmedia* que Sartre avait acheté lors d’un voyage éclair à Paris: “jamais plus aucun article ne me fit autant plaisir” (BEAUVOIR, 1960, p. 636). A Paris, les compliments fusèrent, l’*Intelligentsia* se battait presque pour rencontrer la nouvelle recrue Gallimard. Les lettres de personnalités arrivaient chaque jour, même Ramon Fernandez, le grand écrivain collaborateur vint la féliciter au Flore: “(...) sa démarche [la] gêna un peu ; elle [la] toucha pourtant” (BEAUVOIR, 1960, p. 637). Les habitués du Flore quant à eux: “(...) [la] regardai[ent] d’un mauvais œil (...) ils ne

retrouvaient dans ce roman aucun de leurs mythes (...)” (BEAUVOIR, 1960, p. 638). Peu lui importait, l’avenir s’ouvrait sur une nouvelle ère. Le C.N.E ne semblait pas lui tenir rigueur de son emploi de vacataire à la Radio nationale, et avait déjà oublié l’article dans *Coemedia*, le petit monde des écrivains, au-delà des clivages politiques, lui faisait la fête. Ce qui lui pesait encore, c’était la petitesse de sa vie qui se limitait toujours à la Famille. Avec la publication de son roman, elle eut envie d’élargir ses horizons, sa nouvelle notoriété le lui permit. L’anthropologue Michel Leiris que Sartre avait rencontré au C.N.E, devint un intime avec son épouse. Simone de Beauvoir fut propulsée dans un autre univers, celui de la haute *Intelligentsia* parisienne. Elle fut éberluée la première fois qu’elle se rendit dans leur appartement du quai des Grands-Augustins ; elle qui venait de passer plus de dix ans dans des hôtels plus ou moins recommandables s’aperçut que la bohème n’était pas une donnée permanente et que l’on pouvait, sans se compromettre, vivre confortablement de son métier et de son écriture. Par Michel Leiris, ils rencontrèrent Raymond Queneau qu’ils admiraient et Albert Camus qui devint un ami de Sartre en particulier. Sartre lui proposa même de tenir le rôle principal dans sa nouvelle pièce et d’en assurer la mise en scène (BEAUVOIR, 1960, p. 641). Ce qu’une fois encore Simone de Beauvoir ne dit pas dans ses mémoires, c’est qu’elle avait des sentiments mitigés vis-à-vis du beau gosse d’Alger. Elle s’en méfiait car il avait pour ainsi dire envoûté Sartre et se demandait avec un peu d’inquiétude s’il n’allait pas lui faire de l’ombre (BAIR, 1991, p. 334). Camus l’indisposait par son arrogance et sa désinvolture, de plus il adoptait souvent des attitudes machistes et entraînait Sartre dans ses virées à la recherche de nouvelles conquêtes d’une nuit ; mais surtout comme elle l’avouait à sa biographe en 1982:

[il] ne supportait pas les femmes intelligentes (...) Elles le mettaient mal à l’aise (...) Son ton habituel avec moi était, pour parler poliment, de l’ironie railleuse. En fait, il était carrément, et le plus souvent, insultant (BAIR, 1991, p. 334)

Le cercle de leurs connaissances s’agrandissait mais d’une certaine manière cette nouvelle ouverture l’éloignait de Sartre qui se jetait à corps perdu dans ses nouvelles amitiés et ses nouvelles responsabilités. Elle qui avait cru que le succès les rapprocherait, réalisait qu’en fait leur couple en pâtissait.

5. L'Exode en sens inverse

Leur couple dérivait, non pas celui fondé sur l'intellect, mais celui plus intime. Sartre n'avait jamais été fidèle mais il se donnait de plus en plus à ses conquêtes et à sa liaison avec Wanda. La preuve en est que Simone de Beauvoir partit sans lui aux sports d'hiver en janvier 1944. Bost l'accompagna, leur complicité ne s'étant jamais émoussée malgré sa relation avec Olga. Elle qui avait décidé de vivre aussi normalement que possible cette occupation, fut stupéfaite lorsque la réalité la rattrapa. Des maquisards investirent son hôtel à la recherche d'une jeune femme soupçonnée de faire du renseignement pour la Gestapo; elle intime même l'ordre suivant à Sartre dans une lettre qu'elle lui écrivit pour ainsi dire sur le vif: "Racontez cette histoire autour de vous (...)" (BEAUVOIR, 1990, p. 251). Elle avait eu beau se voiler la face, la France était en guerre et une minorité n'entendait pas rester impassible et accepter les diktats nazis. Elle dont l'univers se limitait pour ainsi dire au Quartier Latin et au café de Flore, ne s'était pas attendue à se trouver impliquée dans une telle aventure. Elle avait sûrement entendu parler de ces jeunes qui, fuyant le S.T.O, disparaissaient dans le Maquis, mais cela avait dû rester du domaine informatif. Les résistants qu'elle connaissait à Paris n'avaient pas la stature de ces combattants des montagnes ; ils prenaient des risques sans aucun doute, mais ils n'avaient pas l'héroïsme de ces jeunes gens. Ce qui étonne le lecteur de ces quelques lettres envoyées de Morzine, c'est d'une certaine façon le détachement de Simone de Beauvoir vis-à-vis de ce qui pouvait se passer dans les montagnes environnantes. L'excitation passée, elle continue à décrire ses journées de détente et de joie sur les pistes et de se plaindre d'un genou endolori par une mauvaise chute (BEAUVOIR, 1990, p. 252-253). Cette indifférence peut choquer, lorsque l'on sait ce que fut son engagement politique par la suite. Même en pleine tourmente, elle se préoccupe plus de villégiaturer que de faire véritablement face aux problèmes de son époque. Le voyage est encore un loisir, une heureuse échappatoire pour quitter Paris quelques jours et se ressourcer. Elle n'est pas aveugle, mais elle ne semble pas vouloir s'impliquer dans une lutte, même passive, contre l'occupant ; ce qui lui importe avant tout c'est de continuer aussi normalement que possible son existence, ce n'était pas de la collaboration que d'aller en vacances mais c'était certainement un signe visible d'insouciance voulue et revendiquée. Elle avait beau jubiler à l'annonce des victoires alliées et rejeter le nazisme en bloc, elle resta ébahie en apprenant que l'épouse de Michel

Leiris cachait son beau-frère juif dans leur appartement qui servait également de lieu de sûreté à de nombreux résistants (BEAUVOIR, 1960, p. 640). En effet qui aida-t-elle quant à elle ? Nombreuses furent ses connaissances qui furent incarcérées ou bien tuées, elle s'en insurgait mais ne faisait rien de plus, ayant bien trop peur d'être elle-même impliquée ou bien arrêtée. Deirdre Bair relate même que Nathalie Sorokine faisait un peu de résistance et que "(...) Beauvoir l'évitait, craignant d'en savoir trop sur [ses] activités (...) et d'être tenue pour sa complice" (BAIR, 1991, p. 330). Sans faire partie de l'élite vichyssoise, Simone de Beauvoir vécut ce que l'historien Gilbert Joseph nomma 'une si douce Occupation' dans un ouvrage controversé du même titre qui s'en prend avec violence au mythe d'un Castor et d'un Sartre résistants, et qui attaque en fait tout ce que l'Intelligentsia comptait à l'époque. Pour sa défense, nous aimerions citer le passage suivant où elle tente d'expliquer ses réactions face aux représailles à l'encontre de résistants qu'elle avait connus: "(...) je n'arrivais pas à croire que le bonheur pût en un instant s'anéantir" (BEAUVOIR, 1960, p. 648-649). Plus de cinquante ans après ces faits, il est certainement facile de juger sévèrement Simone de Beauvoir, tant de personnes ayant vécu l'Occupation affirment qu'il fallait l'avoir vécue pour la comprendre, mais il n'en demeure pas moins qu'une participation plus active du Castor aurait évité la boue qui se déversa sur elle jusqu'à sa mort. La question qu'il faut se poser est la suivante: a-t-on le droit de rechercher le bonheur à tout prix ? La réponse de Simone de Beauvoir fut affirmative, ce fut un choix philosophique que l'on peut admirer mais qui tient parfois mal la distance dans certaines circonstances. Néanmoins, elle participa à ce qu'elle nomme des "fiestas". La première eut lieu chez les Leiris où elle joua dans une courte pièce de Pablo Picasso intitulée *Le Désir attrapé par la queue*. La soirée se poursuivit jusqu'au petit matin et l'alcool coula à flots. Ce type de soirée devint une habitude ; il fallait s'amuser pour oublier la menace qui planait, s'embarquer dans un voyage nocturne d'insouciance et d'ivresse car ainsi: "[...] la mort, pendant un moment fulgurant est réduite à rien" (BEAUVOIR, 1960, p. 656). La mort, cette hantise personnelle et présente chez Simone de Beauvoir, il faut absolument la repousser au plus loin, à tout prix, et par tous les moyens: ce peut être le voyage salvateur, l'égoïsme de l'instinct de survie et l'alcool qui fait oublier que l'on est enfermé dans un appartement, même ami, non pas par choix mais par la contrainte d'un couvre-feu draconien.

Pour Pâques 1944, Sartre et elle quittèrent Paris devenu complètement étouffant et particulièrement dangereux pour un inévitable séjour à La Pouèze. Grand bien leur en fit car “(...) Paris fut bombardé presque chaque nuit (...)” (BEAUVOIR, 1960, p. 658). À leur retour, la situation était critique et la vie de tous les jours devint encore plus insupportable ; les bombardements s’intensifièrent, la ville était au bord de la famine et dans l’obscurité la plupart du temps. Grâce à des renseignements obtenus par Zette Leiris, Simone de Beauvoir, refusant de mourir pour ainsi dire de faim, commença à effectuer de petits voyages en bicyclette en dehors de Paris, à la recherche de viande et de toutes autres denrées comestibles. C’en était fini des scrupules de Sartre quant au marché noir, leurs estomacs dictaient dorénavant les règles du jeu et la moralité n’y avait plus grand-chose à voir. Même les séjours à La Pouèze relevaient de ce type de préoccupation, les campagnes étaient mieux garnies que les villes. Il n’est pas étonnant que nombreuses lignes fussent écrites dans la maison de Madame Morel, leur inspiration encouragée par un ventre rempli. A Paris, même au Flore, ils ne buvaient que des ersatz de café et ne pouvaient se permettre les quelques douceurs du marché noir au menu. Entre les préoccupations domestiques, l’horreur s’installa, l’amant de Nathalie Sorokine fut arrêté et fusillé à Drancy avec son père, la femme de Marc Barbezat et la petite amie de Mouloudji croupissaient à la prison de La Petite Roquette. Elle qui avait évité son ancienne élève, dut la soutenir dans cette tragédie, une bombe avait explosé sous ses fenêtres, serait-elle la prochaine victime, ou bien Sartre qui assistait à de nombreuses réunions du C.N.E.? Pour la première fois une mort “(...) [I] atteignait intimement (...) jamais je n’avais touché avec une telle évidence la capricieuse horreur de notre condition mortelle” (BEAUVOIR, 1960, pp. 661/662). Elle découvrit que le voyage de son existence pouvait s’interrompre aussi facilement que celui de ce jeune homme de dix-neuf ans et que durant quatre années elle avait vécu en sursis, l’accident de la bicyclette n’étant qu’un incident au regard de la vie fauchée de celui qu’elle appellera Bourla dans ses mémoires et Diégo dans *Les Mandarins*.

L’avenir pourtant ne se refermait pas, le 6 juin, alors qu’ils participaient à l’une de leurs fiestas, les troupes alliées débarquèrent en Normandie. Elle l’apprit le lendemain matin à la radio. Le 10 juin “Huis clos affronta le public et la critique” (BEAUVOIR, 1960, p. 667) ; mais sans la participation promise de Camus qui estima ne pas être à la hauteur. Le projet avait aussi traîné car Sartre l’avait abandonné après l’arrestation d’Olga Barbezat qui

devait y tenir un rôle. La pièce eut du succès dans les milieux intellectuels, celui-ci leur permit de rencontrer Jean Cocteau qui vint avec Jean Genet au rendez-vous. Ils en avaient entendu les louanges par l'intermédiaire d'Olga Barbezat, et Genet était venu se présenter à eux de façon abrupte un beau jour au Flore. Le cercle de leurs connaissances s'étendait, on voulait les rencontrer, on les fêtait, malgré les arrestations, les exécutions et les déportations. Leur existence d'écrivains, ce voyage littéraire qu'ils avaient entrepris de réaliser se concrétisait de jour en jour, de Beauvoir ayant même décidé de suivre l'exemple de son compagnon et de se lancer dans l'écriture dramatique. La fête cessa lorsqu'on annonça à Sartre que sa vie pouvait être en danger et qu'une arrestation était fort possible vue son association avec le mouvement Combat dont Camus était l'un des responsables. Ils durent quitter précipitamment l'hôtel de la Louisiane. Ils allèrent se réfugier quelques jours chez les Leiris et décidèrent de quitter Paris pour plus de sûreté. Installés dans une auberge de l'Oise, ils attendirent l'arrivée des Américains. Ce voyage et ce séjour forcés se révélèrent être fort bénéfiques, ils écrivirent beaucoup et eurent l'occasion d'être enfin en tête-à-tête. Les événements se précipitèrent, ils ne voulaient en aucun cas manquer la Libération de leur ville. Le 11 août 1944, ils enfourchèrent leurs bicyclettes, les routes n'étant pas sûres, ils réussirent à monter dans un train à Chantilly, l'un des derniers qui descendait sur la capitale. Ce voyage, tout à la joie sans doute retrouver Paris libéré, fut un semblant d'Exode en sens inverse. Leur train fut mitraillé par des avions anglais, ils durent aller se réfugier dans les fossés le long de la voie (BEAUVOIR, 1960, p. 675). Ils atteignirent enfin Paris, s'installèrent dans un hôtel voisin de celui de la Louisiane et attendirent l'arrivée des Américains. Camus leur annonça que les chefs de la Résistance intérieure avaient décidé que Paris se libérerait par lui-même, l'insurrection commença et Simone de Beauvoir vécut des journées qui restèrent à tout jamais gravées dans sa mémoire. Sartre faisait la navette entre leur hôtel et les réunions du C.N.E. Elle essayait de trouver encore quelques vivres dans les magasins du quartier, tout en évitant les tireurs sur les toits qui mitraillaient les passants. Journées irréelles mais joyeuses: parcourir Paris relevait de l'aventure et Simone de Beauvoir n'y rechignait pas ; aller d'un quartier à l'autre prenait des allures de voyage au long cours, à pied comme lors de ses randonnées les plus périlleuses, attendant les ordres des F.F.I pour pouvoir traverser les rues encore tenues par la Milice ou la S.S. La Seine était devenue une frontière bien plus difficile à franchir

que l'ancienne ligne de démarcation. Le drapeau français flottait sur la Préfecture de police mais la croix gammée le narguait du haut du dôme du Sénat. Enfin, la division Leclerc entra dans Paris sous les clameurs de la foule dont Beauvoir faisait partie. Le général de Gaulle descendit les Champs-Élysées l'après-midi suivant, Simone de Beauvoir ne voulant rien manquer de cet événement historique était à l'Arc de Triomphe. Quelques tireurs isolés terrorisaient encore quelques rues mais: "c'était fini. Paris était libéré ; le monde, l'avenir nous étaient rendus, et nous nous y jetâmes" (BEAUVOIR, 1960, p. 683). L'avenir grand ouvert, mais le passé peut-être plus trouble qu'elle et Sartre auraient voulu qu'il soit: "leur casier n'[était] pas totalement vierge, mais il n'[était] pas clairement entaché" (BAIR, 1991, p. 342).

Au milieu de la tourmente, il apparaît clairement que Simone de Beauvoir trouva son 'salut' personnel dans des voyages et des périples qui, loin de se limiter uniquement à des échappatoires, lui permirent de se sentir 'libre' au cœur de la prison que la France était devenue. Voyages semi-politiques, voyages d'agrément, périples alimentaires, fuite, retour, tous convergent néanmoins vers la volonté essentielle de Beauvoir d'exister envers et contre tout, et non pas de subir une vie imposée par les événements historiques et les diktats vichyssois et nazis. Ces voyages, s'ils ne possèdent pas la joie totale de ceux d'avant-guerre et la boulimie de ceux d'après 1945, s'inscrivent néanmoins dans un besoin vital de dépasser une situation, de refuser l'enfermement, et de croire inlassablement au bonheur en tant que donnée d'une existence créée et voulue. Le bonheur de braver les interdits, de rejeter le nouvel ordre moral et politique aux relents insoutenables d'une enfance bourgeoise contre laquelle on a lutté et dont on s'est libérée. Le bonheur enfin de retrouver un certain bonheur aux côtés de Jean-Paul Sartre sur les routes de France, de quitter Paris qui ne représente plus le bonheur des années d'insouciance et de 'schizophrénie'. Le bonheur de sentir de nouveau des bribes de félicité au cœur de la tourmente et du désastre et ainsi de croire à un avenir qui, s'il sera différent du passé, l'aidera à poursuivre sa course effrénée vers ce bonheur si chèrement acquis

OUVRAGES CITÉS

BAIR, Deirdre. **Simone de Beauvoir**. Paris: Fayard, 1991.

BEAUVOIR, Simone. de. **La Force de l'âge**. Paris: Gallimard, coll. Folio, 1960.

BEAUVOIR, Simone. **Lettres à Sartre 1940 -1963**. Paris: Gallimard N.R.F, 1990.

JOSEPH, Gilbert. **Une si douce occupation**. Paris: Albin Michel, 1991.

TULARD, Jean. **Guide des films, volume II**. Paris: Robert Laffont, coll. Bouquins, 1990.